

## Les « hommes du quinquina »

Comportements démographiques et cycles de l'économie extractive dans une région bolivienne enclavée :  
Caupolican (1830-1880)

Jean-Claude Roux\* et Fernando Oviedo\*

Entre 1820 et 1880 environ, la province de Caupolican, dont l'histoire moderne remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle, fut le théâtre de ce qui a été appelé le « commerce de la quina », ou quinquina. Il en résulta un boom d'enrichissement national, mais aussi à fort accent régional, bien localisé et créateur d'une prospérité rapide. Celle-ci ouvrit une région d'économie longtemps atone et repliée sur elle-même et autorisa de nouvelles perspectives économiques et sociales, autres que les traditionnelles productions agricoles et minières.

Cette situation, engendrée par une succession de cycles prospères, devait avoir aussi ses répercussions sur le peuplement de la région.

La recherche présentée ici est un essai pour définir le comportement démographique de Caupolican en liaison avec l'impact de ce cycle économique durant cette époque, période qui se clôt en 1930, et d'évaluer ses conséquences dans le cadre de l'équilibre régional de cette province tropicale restée marginale jusqu'à nos jours, et appartenant au département de La Paz. En d'autres mots, il s'agit d'un essai de reconstruction démographique locale concernant une époque de mutations et de transformations radicales, de 1826 à 1880, de la situation de la population locale, avec les limites propres à la documentation disponible.

À propos des sources utilisées, il est connu que les sources font défaut et que les références démographiques sont rares ou absentes pour les zones tropicales, soit plus de la moitié du territoire bolivien au XIX<sup>e</sup> siècle. Seuls existent quelques recensements qui sont en fait des dénombremments, des registres paroissiaux et d'état civil, souvent inutilisables vu leur état incomplet.

\* Orstom, calle EE.UU. 1487, CP 9214, La Paz, Bolivie.

Aussi avons-nous retenu ici, pour cette approche, les « *Padrones del tributo* » ou registres de l'impôt personnel frappant alors les populations dites indigènes, qui représentèrent une source importante de revenus pour les trésors bolivien comme péruvien, d'ailleurs, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

Créés à des fins fiscales, ces documents sont sans doute d'un intérêt majeur pour la recherche en démographie historique en Bolivie, où le premier recensement général et systématique n'eut lieu qu'en 1900<sup>1</sup>. Certes, ils ne sont pas exempts de défauts. En effet, la logique fiscale qui a guidé ces enquêtes sur l'état de la population ne comptabilisait que les populations indiennes et, parmi elles, uniquement les hommes d'âge légal fiscal, soit de 18 à 49 ans. Aussi, il en découle souvent un sous-enregistrement des femmes et enfants, comme des hommes se trouvant hors des conditions d'imposition. Si les Blancs ou les Créoles, plus ou moins métissés, n'y figurent pas, autre biais propre à ces relevés de population dans nombre de zones marginales, ils n'étaient non plus guère représentatifs statistiquement...

Il en résulte que la limitation des classes d'âge retenue<sup>2</sup> ne permet pas de dresser un bilan de la composition par classes d'âge de la population. Néanmoins, en l'état de la question des sources disponibles, cette documentation reste, comme l'indiquent les travaux de H. Klein, unique et indispensable.

## CAUPOLICAN ET LE FRONT DE LA QUINA

Comme la plupart des cycles préindustriels latino-américains, le front du quinquina obéit à une demande extérieure, celle des pays industrialisés de l'époque, nouvelle et forte, donc incitative économiquement pour la production locale.

En effet, la quinine, connue en Europe depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce au voyage scientifique de La Condamine en Équateur (LA CONDAMINE, 1981), comme un actif antifebrifuge, devint un produit apprécié de la pharmacopée européenne du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout à partir de l'époque de la colonisation des pays d'outre-mer et des expéditions coloniales, qui se heurtaient au problème des fièvres affectant leurs effectifs et leur disponibilité opérationnelle.

## Entrée de la Bolivie dans le marché de l'économie extractive

Le marché du quinquina fut d'abord détenu, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle par le Pérou et l'Équateur, la Bolivie n'y entrant qu'à partir du premier

<sup>1</sup> Cf. *Censo oficial de Bolivia*.

<sup>2</sup> Enfants de 0-14 ans, adolescents de 14-18 ans, tributaires de 18-49 ans et dispensés de plus de 50 ans.

quart du siècle suivant, avec le déclin des exportations de ces deux pays qui avaient en partie épuisé leurs ressources. La Bolivie disposait à cet effet de vastes régions ayant d'importantes réserves naturelles de bois de quinquina<sup>3</sup>, dans les provinces de Yungas et Caupolican, relativement accessibles. La tendance à la hausse régulière de la consommation des marchés européens favorisa ainsi cette mise en valeur d'une région neuve, qui put rapidement fournir les 5 000 quintaux espagnols, soit 250 tonnes environ, expédiés en Europe annuellement, dont 80 % à destination de la maison française Pelletier<sup>4</sup>, alors principal fabricant de sulfate de quinquina.

La Bolivie entra ainsi dans le cercle fermé des producteurs de quinquina à partir de la deuxième décennie du siècle. C'est en effet à partir de 1826, peut-être un peu avant vu le laxisme douanier, que commença l'exportation de la production bolivienne du quinquina, dite « *calisaya* »<sup>5</sup>, à partir des bois de Caupolican et des Yungas.

Une première zone de collecte intensive se développa dans les alentours des villages de Zongo, Challana et Tipuani, puis rapidement les régions de Apolo, Mojos, Aten, Ixiamas et les autres villages de la province seront entraînés dans ce mouvement d'activité, ne serait-ce que par aspiration de leur main-d'oeuvre vers les *quinales* ou bois à quinquina (fig. 1). La fièvre du quinquina arracha les habitants à leurs activités agricoles traditionnelles pour aller dans les bois y cueillir l'écorce précieuse. Celle-ci procurait, par rapport à leurs revenus basés sur le cacao, le tabac et surtout la coca, qui fut longtemps le produit rémunérateur, des bénéfices attrayants.

Ainsi, selon D'ORBIGNY (1845 : 74), en 1832, le quinquina apportait 26 % des revenus monétaires de la province de Caupolican...

Du ramassage du produit naîtra la mise en place de circuits commerciaux basés sur l'achat de la production et la vente de biens de consommation induite par les revenus et salaires de la nouvelle prospérité. Ainsi assistera-t-on à une réactivation des anciens chemins utilisés par les missionnaires franciscains aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles et inutilisés depuis l'avènement de la République. Convois d'hommes, bêtes, charrettes, travailleurs recrutés vont les emprunter à nouveau, et la réhabilitation de ces sentiers et pistes sera source également de revenus attribués par l'État aux entrepreneurs locaux (fig. 2).

Le centre principal du commerce sera Apolo, la capitale, et Pelechuco, où s'était installée une douane intérieure, deviendra un centre de transit actif où convergeraient les sacs de quinquina, se ferait leur dédouanement puis leur expédition vers les ports du Pacifique.

<sup>3</sup> Le quinquina fut connu grâce à la comtesse de Chinchon et on le répertoria sous le nom de *Chinchona officinalis*.

<sup>4</sup> Cf. Le journal *El Iris*, n° 62, du 28 août 1836.

<sup>5</sup> Une variété très riche en produit concentré.

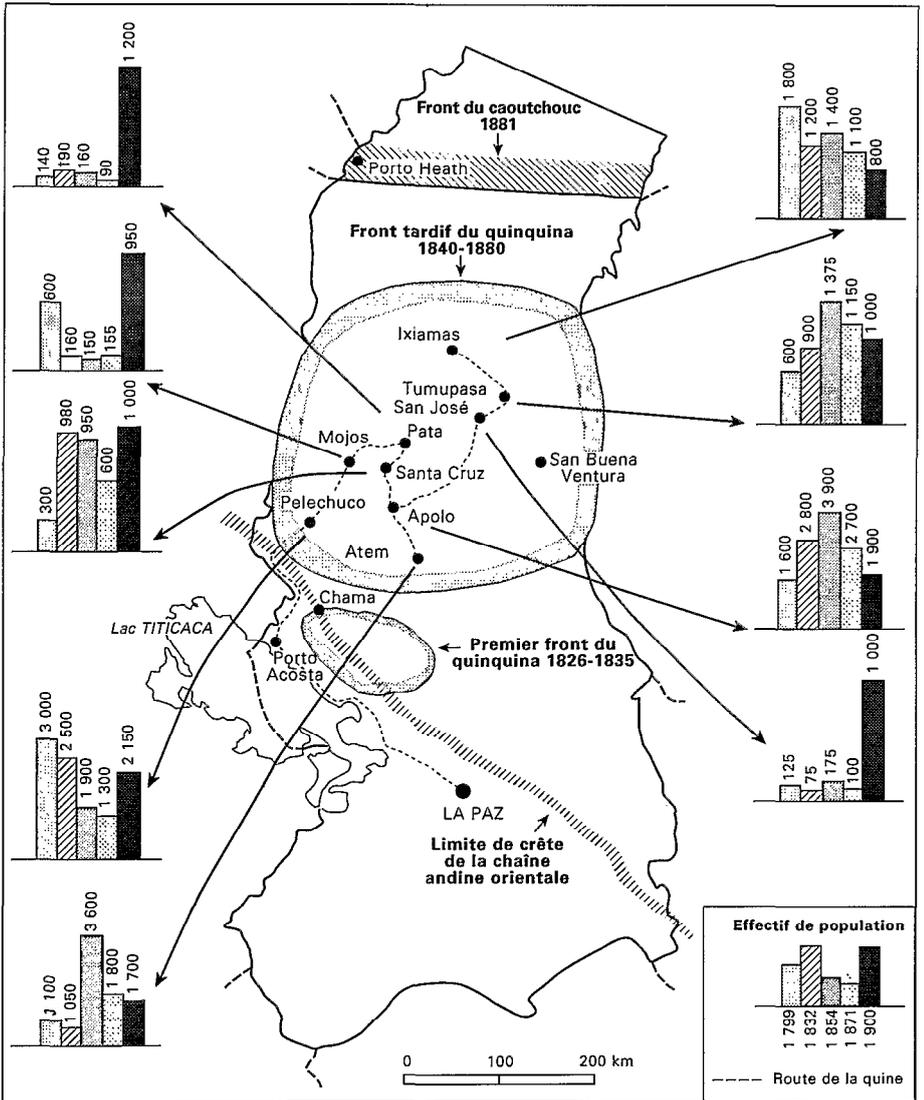


FIG. 1 — Le nord du département de la Paz et les fronts de l'économie extractive (1826-1930).

Avec le second cycle étendu de collecte du quinquina, après 1850, et l'apparition de commerçants étrangers, allemands et espagnols, qui établissent des grandes maisons commerciales, se détache le rôle du centre de Sorata, bien placé géographiquement ; ensuite, ce seront, avec l'apparition après 1880 du nouveau cycle du caoutchouc et l'intérêt de la route d'exportation vers l'Atlantique, par les fleuves amazoniens du Mamoré et du Madeira, les centres de Reyes et Rurenabaque qui jou-

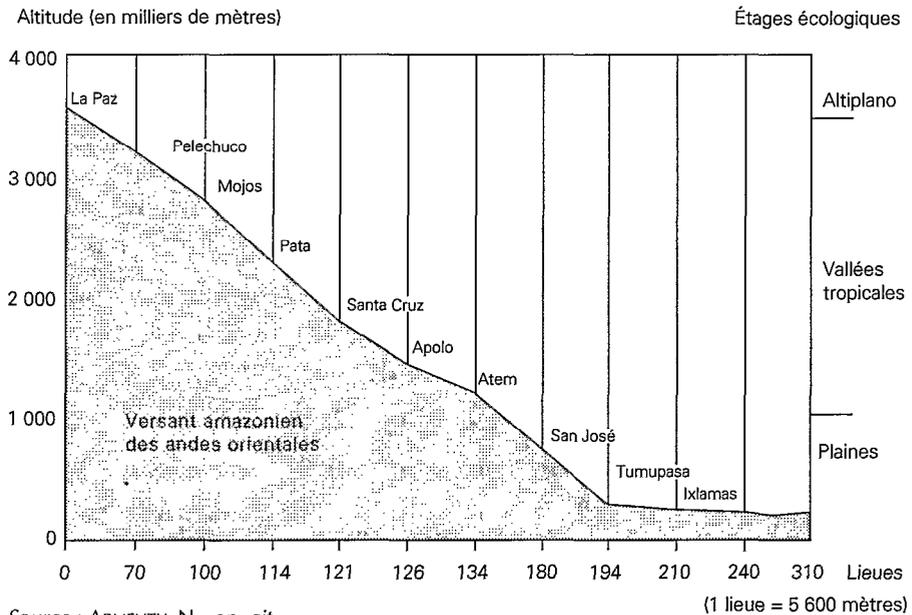


FIG. 2 — La route de Caupolican au XIX<sup>e</sup> siècle : la première route du quinquina.

ront aussi un rôle actif. De ce fait, le quinquina, longtemps monopole des milieux d'affaires de La Paz, prendra son indépendance au profit des milieux d'affaires régionaux.

## Les acteurs du commerce du quinquina

D'Orbigny, grâce à sa bonne connaissance du milieu local, avait constaté les effets du premier cycle du quinquina, notant les changements d'habitude de la population, sa découverte de la valeur économique des biens et l'aisance qui en résultait.

En effet, dans ce commerce, la spéculation prime lorsque les conditions sont favorables. Les premiers à bénéficier de l'aubaine seront les patrons cueilleurs, ou *cascañeros*, dont les gains, sauf dans les terres de mission où les pères assurent le contrôle du ramassage, seront souvent fort élevés par rapport aux capitaux investis.

Ensuite, on trouve les *rescadores*, ou collecteurs, qui achètent et stockent localement les productions ; certains d'entre eux créèrent de véritables réseaux micro-régionaux achetant l'écorce et revendant quincaillerie, matériel de travail, vivres et pacotille, nécessaires à l'entretien et au paiement des collecteurs « habilités », c'est-à-dire ayant un compte d'approvisionnement à crédit ouvert au comptoir. Enfin, ce sont eux qui consentaient des prêts à des taux élevés, à décompter sur les futures livraisons de leurs clients...

De quelques sacs arrivant au port péruvien d'Arica, on passa rapidement à des centaines de quintaux conditionnés dans de grands sacs de cuir, qui, par diverses sorties portuaires, seront vendus au Havre, à Bordeaux, Liverpool et New York. Vers 1830, c'est 60 % de la consommation européenne qui sera fournie ainsi par la seule Bolivie. En effet, la « fièvre du quinquina » va toucher un grand nombre de commerçants, d'hommes d'affaires, aussi bien que des paysans modestes et même des secteurs d'activité traditionnels spécialisés, tels le milieu des mineurs et celui des propriétaires de grands domaines (*haciendas*).

Une sorte de petite ruée se dirigea vers les bois de quinquina, partant en caravanes de La Paz principalement ou Cochabamba, vers Caupolican ou secondairement vers la région des Yungas. Certains cessèrent même leurs activités et vendirent leurs biens pour s'établir dans la région fabuleuse du nouveau commerce du siècle...

Les articles de la presse de l'époque vont renforcer cet intérêt pour Caupolican, présenter des informations utiles<sup>6</sup> aux nouveaux pionniers, dont beaucoup vont s'installer à Apolo, la capitale régionale, « pour y assurer ainsi un contrôle du commerce et diriger de plus près leurs troupes de cueilleurs d'écorce de quinquina, qui tous étaient des indiens de la région ». À partir de 1830, le quinquina fera ainsi partie des principaux produits d'exportation<sup>7</sup> de la Bolivie et tout laissait penser qu'il deviendrait prédominant.

Selon certains experts de l'époque, l'exportation aurait atteint annuellement les 500 tonnes, soit le double de la demande européenne, aucun frein n'étant mis à l'exportation, surtout pas par les autorités publiques qui ne semblaient pas penser qu'une crise de mévente puisse surgir, et ce malgré les avertissements anciens du naturaliste français A. D'Orbigny, qui visita la région productrice et recommanda aux autorités des mesures de contrôle (D'ORBIGNY, *op. cit.*).

### La première crise de surproduction

La crise va surgir, après 1837, alors que la production semblait avoir atteint les 600 tonnes par an ; elle va provoquer l'abattement dans la profession, avec la chute des prix et l'augmentation des coûts de production. En effet, les prix n'atteignaient plus alors que le tiers de ceux pratiqués vers 1830...

Cette situation désastreuse trouve son origine dans l'organisation même du marché du produit. Ainsi que le signale un journal de l'époque<sup>8</sup>, « la

<sup>6</sup> Cf. *El Iris* du 28 août 1836.

<sup>7</sup> Le rapport Pentland de 1826 donne une valeur de 84 000 dollars à la production légale de quinquina (PENTLAND, 1974).

<sup>8</sup> Cf. *El Iris* du 28 août 1836.

crise est à rechercher dans le fait qu'on exporte en Europe le double ou triple de la consommation ». De plus, des stocks stratégiques se sont constitués dans les entreprises comme chez les marines européennes et leurs corps d'intervention outre-mer, avec une réserve estimée à 4 ou 5 ans de consommation... Cette surexploitation des arbres à « quina » a créé aussi, avec l'épuisement des réserves de proximité, la nécessité d'exploiter plus loin, vers des zones souvent inexplorées et où règne l'insécurité, dépourvues de chemins, et faisant passer, selon le journal cité, de 5 à 10 jours à 30 ou 40 jours en moyenne les nouveaux délais d'extraction et de transport des écorces au centre d'expédition.

Des solutions vont être recherchées dans la profession, entre vendeurs et maisons de commerce, et elles aboutiront finalement à une intervention de l'État. Ainsi, en 1837, un groupe d'influents *cascarilleros* (récoltants de quinquina) de Caupolican se constitua et soumit aux instances gouvernementales un projet de loi interdisant toute cueillette et exportation pour les cinq années à venir.

Solution qui sera retenue, mais accompagnée par la création d'un impôt de sortie<sup>9</sup> applicable à partir de 1842, l'État instituant aussi un monopole d'achat du produit et des quotas de vente à l'exportation. Ces mesures seront complétées, en 1844, par la mise en place d'une « banque de la quina » affermée au plus offrant<sup>10</sup>, puis des limitations d'exportation seront imposées<sup>11</sup> ainsi qu'un prix minimal d'achat, pour tenter de moraliser les pratiques commerciales, souvent abusives, qui régnaient alors.

Il apparaît que cet arsenal de mesures administratives n'eut pas l'effet de régulation escompté sur l'évolution du marché officiel, pour le discipliner. Une des raisons de cet échec fut l'arrivée de nouveaux collecteurs en provenance des régions de l'Orient bolivien du Beni et de Santa Cruz, qui ouvrirent de nouveaux terrains d'exploitation et vendirent leurs récoltes par les circuits de la contrebande vers le Pérou, puis par le Brésil<sup>12</sup>. Aussi la mévente recommença-t-elle, ainsi que l'atteste, à partir de 1850, l'accumulation de centaines de tonnes de produit entreposées en plusieurs points de sortie du pays... Faute d'autre alternative, l'administration ajournera jusqu'à 1857 toute exportation.

Mais, en 1858, l'arrivée au pouvoir du général Linarès, partisan résolu du libre-échange, va transformer les données du problème du quinquina.

<sup>9</sup> Cet impôt était de 20 bolivianos pour tous les ports étrangers, sauf pour celui, alors bolivien, de Cobija, sur la côte Pacifique, en état d'abandon et où les droits ne seront que de 5 bolivianos.

<sup>10</sup> Ce sera la société Aramayo et frères qui obtiendra le marché avec un capital de 500 000 bolivianos.

<sup>11</sup> Celles-ci passeront de 3 000 quintaux espagnols de 45 kg à 4 000 puis 5 000 quintaux.

<sup>12</sup> Le voyage des frères Keller (KELLER et KELLER, 1870), en 1867, signale ces sorties d'une forte production par le fleuve Madeira vers l'Atlantique pour échapper aux chemins calamiteux de ces régions comme aux douanes intérieures boliviennes.

na. Aux contingentements en vigueur, vont succéder les règles de l'offre et de la demande, et, en conséquence, l'apparition de nouveaux acteurs économiques. Ainsi, les curés et les missionnaires franciscains de Caupolican vont faire figure de nouveaux et importants agents du commerce, au grand dam de l'établissement traditionnel, qui dénoncera leur concurrence déloyale. En effet, les religieux disposaient de la main-d'œuvre indienne, qui se satisfaisait souvent de nourriture, de quelques cadeaux et d'actions de grâce<sup>13</sup>...

Le renchérissement des transports, dû à l'allongement des distances des zones de récolte comme au délabrement du réseau des chemins, va favoriser la sortie du produit vers l'Atlantique en empruntant la voie de l'Amazone<sup>14</sup> par les fleuves du Mamoré et du Madeira ; renversement de situation qui éloigne la mainmise des milieux d'affaires de La Paz au profit de nouveaux « patrons du quinquina », souvent d'origine étrangère, qui s'installent dans la bourgade bien située de Sorata ou dans celles, plus tard avec le boom du caoutchouc, de Reyes et Rurenabaque, sur le piémont amazonien.

En effet, la quête du quinquina, vers la fin du siècle, s'étend de plus en plus loin, et l'évêque Armentia, lors de ses explorations, rencontrera des équipes de collecteurs venant d'Ixiamas ou Apolo vers le fleuve Inanbary, sur les confins contestés du Pérou (ARMENTIA, 1903).

Ce déplacement du centre de gravité de l'exploitation et de la commercialisation explique, à côté de leur envergure personnelle, le succès d'hommes tels que Otto Richter, un Allemand de Hambourg, et de plusieurs de ses compatriotes, comme de négociants espagnols. Ces nouveaux acteurs sauront établir directement avec l'Europe, et principalement l'Allemagne, grâce à des liens familiaux, leurs circuits d'exportation propres. Ainsi, paradoxalement, sur fond de crise au plan national, le commerce du quinquina va trouver un regain régional notable.

Rapidement, de nouveaux concurrents de taille feront leur réapparition, le Pérou et l'Équateur, qui relancent leur production, ce qui n'inquiétera pas initialement les Boliviens, forts de l'excellente qualité de leur *calisaya*...

Mais la situation deviendra critique avec la découverte, en Colombie, d'une nouvelle variété dite « *quina roja* » (quinquina rouge) ; celle-ci, riche d'un taux de concentration en quinine supérieur à la fameuse *calisaya*, va provoquer l'engouement du marché international au détriment de la cueillette bolivienne !

<sup>13</sup> Campagne qui explique le décret de nationalisation des missions qui, en 1905, passent sous l'autorité du ministère de l'Agriculture et de la Colonisation.

<sup>14</sup> Pour plus de détails, voir l'analyse de BALLIVIAN et PINILLA (1912) sur les conditions de cette nouvelle voie de sortie.

## Le boom du caoutchouc

À partir de 1875, un nouveau phénomène va donner le coup de grâce au marché traditionnel du quinquina. Il s'agit d'une spéculation sur un produit relevant aussi de l'économie extractive, le caoutchouc, qui provoque l'engouement des pays industriels pour le léthargique bassin amazonien, lequel, riche en *Hevea brasiliensis*, va devenir un des centres de production du caoutchouc les plus importants de la planète, grâce à sa qualité et son abondance.

Or, dans la région de Caupolican, à partir de 1880, on découvre aussi des gisements importants de caoutchouc, qui, comme pour l'exploitation du quinquina, nécessitent une abondante main-d'œuvre, celle-ci étant déjà limitée ou rare dans la région. Une inégale compétition va alors se dérouler dans la région de Caupolican entre un front d'exploitation en crise, celui du quinquina, et un front en pleine croissance et pouvant offrir des conditions attrayantes ; selon le voyageur anglais Matthews<sup>15</sup>, dans les années 1870, plus de 1 000 péons originaires de la région partaient annuellement au « Brésil » en tant que rameurs des fleuves ou collecteurs de latex, chiffre auquel il faut ajouter les enlèvements systématiques d'Indiens « sauvages », dont les tribus sont razziées par les agents des « patrons du caoutchouc ». Situation que confirment les rapports officiels ou ceux des voyageurs (VACA DIEZ, 1989) : « [...] la main-d'œuvre se vend comme une marchandise ! »<sup>16</sup>

La situation devenait intenable, faute de relance internationale des achats de la production bolivienne. Aussi, après 1880, le quinquina entrera-t-il en profond déclin, abandonné d'ailleurs, à partir de 1875, par nombre de ses négociants, qui se reconvertissent dans la cueillette des gommages et s'installent à Reyes ou Rurenabaque pour y bâtir de nouvelles fortunes... Les maisons ferment, comme la « Casa Gunther », héritière de Richter, ou la famille Farfán, ou se reconvertissent dans le caoutchouc en apportant leur main-d'œuvre et leur savoir-faire commercial. Un autre épisode commence, il durera jusqu'en 1930.

Il sera marqué par une compétition interne entre entreprises du quinquina, cherchant à assurer leur reconversion et leur salut en s'incorporant dans le nouveau cycle du caoutchouc. Leur rivalité pour l'obtention des concessions de terres à hévéa, portant sur des millions d'hectares, sera âpre, et les opposera aux ambitions des patrons du caoutchouc venant du Beni et souvent originaires de Trinidad ou Santa Cruz.

Ainsi, Vaca Diez, qui deviendra un des rois du nouveau pactole, bénéficiera des informations et de l'expérience de son père, un colonel deve-

<sup>15</sup> Point de vue cité par MORENO (1974).

<sup>16</sup> Cf. rapport du délégué national au ministre de l'Agriculture et de la Colonisation (BALDIVIESO, 1910).

nu négociant du quinquina. C'est en connaissance de cause qu'il dénoncera donc le système de cueillette et de commercialisation, avec « les prix fabuleux des vivres qu'ils revendent et tromperie sur les poids et mesures » (VACA DIEZ, *op. cit.*), pratiqué par les missionnaires... Ses projets d'une exploitation rationnelle du caoutchouc l'amèneront à déposer au Sénat bolivien, dont il fut membre, un texte de loi demandant le rattachement de Caupolican au Beni et la création de routes d'intégration aboutissant à former une vaste province « caoutchoutière » du Nord amazonien ; initiative qui soulèvera l'opposition des milieux d'affaires de Caupolican et donc du quinquina, unanimes à refuser leur passage sous contrôle des redoutables « rois du caoutchouc » d'Amazonie...

Avec l'installation dans les provinces d'Apolo, Larecaja et Muñecas de l'exploitation intensive du caoutchouc à la fin du siècle, le monopole du quinquina s'effondre, d'autant qu'il n'était plus soutenu par la demande internationale, sauf pendant quelques brèves périodes de relance éphémères, lors de la construction du canal de Panama ou du chemin de fer Madeira-Mamoré.

Sorata se reconvertit en centre de stockage du latex et des opérations d'exportation. Un réseau de cinq grandes maisons de commerce, ayant souvent récupéré l'organisation de base de la collecte du quinquina, se mit en place et domina localement la nouvelle production : les sociétés de B. Goyta, qui, avec 600 péons, récoltent en 1907 pour 100 000 livres sterling de produit sur 1 200 km<sup>2</sup> de concessions, la « Casa Gunther », provenant du rachat de la maison Richter, qui fit fortune dans le quinquina, et produira pour 40 000 livres sterling de latex avec 200 employés, puis les sociétés Perez, Violand, et enfin un groupe américain, la Bolivia Rubber, qui a obtenu une vaste concession.

Si 4 000 tonnes annuelles ont été produites en moyenne en 1900, le manque de main-d'œuvre à partir de 1906 devient un frein à cette expansion (CRESPO, 1907) et l'absence ou l'état désastreux des pistes ralentit l'essor de la commercialisation. Pour remédier à cette situation, il sera proposé, en 1907, un projet de route Sorata-Mapiri-Apolo par le chemin de Conzala (CASALS, 1907) car l'unique piste de Pelechuco nécessite de 21 jours à six mois de délai pour le transport des produits. Il en résultera l'évacuation du caoutchouc par le Pérou, avec pour résultat une forte perte des taxes douanières pour la Bolivie.

## L'IMPACT DÉMOGRAPHIQUE DU QUINQUINA

Les effets du cycle extractif du quinquina sur la démographie du Caupolican sont bien plus importants que ce que l'on aurait pu imaginer. Au premier abord, on pourrait penser qu'il s'agit d'un impact posi-

tif. Cependant, les chiffres de l'époque indiquent le contraire. Certains indices font même penser à une véritable crise de subsistance qui met en cause l'avenir démographique de la région.

## Une croissance illusoire

Un premier constat s'impose : le Caupolican du quinquina est un espace presque vide. Avec une superficie d'environ 50 000 km<sup>2</sup> et une population formée presque exclusivement de paysans indiens, qui n'a jamais dépassé les 15 000 habitants, la province présente une densité théorique maximale de 0,30 habitant au kilomètre carré. Un désert humain donc, où le manque de bras est une maladie chronique à laquelle le cycle du quinquina doit s'adapter.

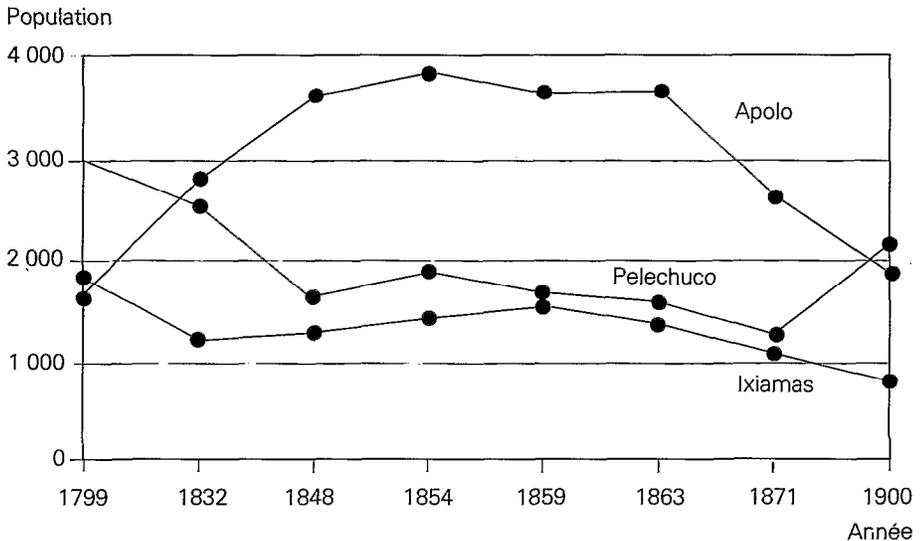
En effet, le manque d'hommes est une constante régionale qui a été maintes fois signalée dans les rapports de l'époque, surtout au moment du décollage du quinquina. Cependant, il est vrai que dans la première moitié du siècle les chiffres disponibles permettent de noter un accroissement net de la population, mais cette progression reste somme toute très modeste et ne sera pas durable. D'après nos calculs, le taux d'accroissement net annuel pour la période 1832-1848 est seulement de 0,24 %, ce qui ne laisse pas de surprendre, surtout qu'il existe certains indices qui font penser à un taux d'accroissement naturel supérieur à 2 %.

Il semblerait qu'il s'agit d'une période où la mobilité géographique de la population est importante, poussée notamment par la première grande crise que doit supporter le commerce du quinquina.

Mais, dans les années qui suivent, et jusqu'en 1854, la situation prend une tournure différente. En effet, le Caupolican voit croître sa population à un rythme jamais connu. L'accroissement net annuel dépasse 2,5 %, ce qui constitue une véritable première démographique pour la région (fig. 3). La cause en est l'arrivée d'un flux de travailleurs attirés sans doute par la reprise du quinquina, qui désormais est soumis aux règles du libre-échange et demande un volume important de main-d'œuvre. À vrai dire, c'est la seule période où la région connaît un solde migratoire positif, avec une moyenne annuelle de 62 nouvelles arrivées.

C'est à partir de 1854, et jusqu'à la fin du cycle du quinquina, que les choses se compliquent et que le comportement démographique de la région change radicalement. En effet, bien que la région présente encore un taux de croissance naturel positif (entre 1,58 et 1,68 %), la courbe de population commence à indiquer un déclin.

Au début, cette transformation est presque imperceptible, mais par la suite, la situation devient franchement critique. Ainsi, entre 1854 et 1859, le Caupolican perd près de 0,3 % de sa population, ce chiffre



Source : PADRONES CAUPOLICAN et ARMENTIA N., *op. cit.*

FIG. 3 — Évolution de la population de la province de Caupolican (1799-1900).

passé à 0,4 % entre 1859 et 1863, puis monte à 3 % entre 1863 et 1867, pour atteindre 4,3 % entre 1867 et 1871. En moins de 12 ans, la région perd donc plus de 50 % de sa population.

Pour une province où le manque d'hommes est aigu, c'est une véritable catastrophe. Durant cette période, le taux de migration net calculé varie de -2,4 % en 1853 à -9,3 % en 1867. Certaines indications provenant des sources d'époque confirment qu'il s'agit d'une migration-travail de jeunes actifs qui, déçus par la chute du quinquina, décident de partir vers les nouvelles zones d'exploitation du caoutchouc au Brésil, ou bien se font embaucher comme rameurs sur les fleuves du Beni-Mamomé ou du Bas-Madeira, dans les célèbres *cachuelas*, dont la majorité ne reviendra pas, la mortalité y étant forte.

Cependant, à partir des années 1870, on assiste à un retournement de situation dont les conséquences ne peuvent qu'être positives pour la région. Dès lors, le Caupolican enregistre de nouveau un accroissement de sa population, comme en témoignent les chiffres du recensement officiel de 1900 qui donnent un total de 15 143 habitants. Selon ces chiffres, la population croît au rythme annuel de 1,6 %, c'est-à-dire un peu moins que le taux d'accroissement net actuel de la région, qui se situe aux alentours de 1,7 %, selon le recensement de 1992.

Il apparaît que c'est dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle que le Caupolican retrouve enfin son équilibre démographique, qui avait été sérieusement perturbé pendant le cycle du quinquina. Toutefois, il faut

signaler qu'il s'agit d'un équilibre très fragile, surtout si l'on tient compte de la situation médicale précaire qui règne dans la région, notable d'ailleurs encore actuellement.

## Des effets pervers

Les effets du quinquina ne s'arrêtent pas là. Au contraire, nous avons été surpris de constater que durant le cycle du quinquina la population du Caupolican vieillit. L'importance de la tranche des moins de 14 ans passe de 37,4 à 31,5 % entre 1848 et 1871. Mais sans doute la plus grande surprise a été de découvrir un comportement erratique de la courbe des naissances, comme de celles des décès et des mariages, dont les causes sont encore difficiles à expliquer, surtout si l'on tient compte des faiblesses des documents utilisés.

Cependant, les chiffres sont clairs. Autant la natalité que les mariages de la région subissent un véritable effondrement. Ainsi le taux de natalité passe de 74,5 à 42,4 pour mille entre 1843 et 1858, pour ensuite reprendre une courbe ascendante jusqu'à 1866, et plonger à 10,6 pour mille en 1871. Pire encore, entre 1867 et 1871, on note que le nombre de naissances est inférieur au nombre de décès, ce qui laisse supposer une crise de subsistance dont les pratiques de limitation des naissances ne sont pas à exclure. Au-delà de cette date, les chiffres manquent, mais certains indices font penser que la natalité reprend le dessus, pour arriver à un taux supérieur à 50 pour mille et même proche de 60 pour mille.

De même, la courbe des mariages subit un important bouleversement. Ainsi, la moyenne annuelle des mariages enregistrés passe de 147 entre 1843 et 1848 à 162 entre 1848 et 1853, pour ensuite descendre à 88 entre 1859 et 1863, puis augmenter à 139 dans les années qui suivent et enfin s'effondrer à 20 mariages par an vers 1871. Durant cette même période, l'effectif des femmes mariées descend de 45,8 à 35,9 % et la population féminine célibataire passe de 11,3 à 26,6 %.

À cela, il faut ajouter l'accroissement anormal du nombre de veuves, à cause sans doute du manque d'hommes pour se remarier. En 1863, elles représentent 10,1 % des femmes contre seulement 2,9 % en 1848.

En ce qui concerne la mortalité, le Caupolican du quinquina présente aussi un terrain critique. Comme pour les autres régions tropicales du pays, les gens y meurent facilement. Le taux brut moyen de mortalité de notre période d'étude se situe aux alentours de 28 pour mille. Cependant, comme toute moyenne, il cache certaines réalités qu'il convient de préciser.

En effet, Caupolican a été une région où les perturbations démographiques sont très fréquentes. Ainsi, à la fin des années 1840, on enre-

giste une surmortalité dont les taux atteignent 40,1 et 48,1 pour mille. Selon un voyageur de l'époque (CARDUS, 1886), cette situation se serait répétée dans les années 1880, notamment à cause du « manque d'hygiène, des fièvres propres aux sites d'habitats insalubres, et à l'alimentation monotone et sans viande ». Autrement dit, la région est soumise régulièrement à des épidémies que le quinquina, en tant que médicament, n'a pas pu résoudre. Au contraire, son exploitation a mis la population face à de nombreux dangers venus, notamment avec les épidémies, du plus profond de la forêt.

### Quelques exemples localisés de l'impact du quinquina

L'impact du quinquina n'a pas été le même partout. Il y a eu des disparités sur le plan local. Nous ne retiendrons ici que trois exemples, ceux de Pelechuco, Apolo et Ixiamas, qui sont représentatifs de la triple réalité géographique de la région étudiée.

#### Pelechuco

La localité de Pelechuco est située à la frontière même de l'Altiplano et des terres basses de Caupolican, à presque 3 500 mètres au-dessus du niveau de la mer ; son peuplement est en majorité formé par des Indiens quechuas.

Elle a l'avantage d'être un lieu de passage obligé, avec une douane intérieure qui attribue les droits pour le commerce de la région. Selon le voyageur D'Orbigny, c'est la localité la moins attractive du fait de son climat.

Il ressort que Pelechuco est l'agglomération qui a le moins souffert des variations dans le comportement démographique de sa population. Néanmoins, elle enregistra un dépeuplement bien plus précoce que dans le reste de la région et c'est sans doute une des agglomérations qui ont le plus perdu d'hommes.

Les taux de mortalité comme de natalité, d'ailleurs les plus bas de la région, ne connaîtront plus de variations brutales, signe d'un déclin régulier.

#### Apolo

Le cas d'Apolo est radicalement différent et présente des caractères intéressants. Cette petite bourgade située à 1 500 mètres d'altitude, peuplée d'Indiens dits « apolistes », se distingue comme la localité qui subit de plein fouet les contrecoups du quinquina. Elle présente aussi bien le taux de croissance le plus fort (entre 1799 et 1854) que, ensuite, la chute

démographique la plus dramatique de la région (entre 1859 et 1900). C'est sans doute son rôle de capitale locale et de principal centre commercial du quinquina qui expliquent largement ce comportement.

Son taux de mortalité plutôt bas, sauf entre 1859 et 1863, où une épidémie provoqua une surmortalité, indique des conditions de vie meilleures que dans le reste de la province, mais il n'en reste pas moins que cette situation n'a pas suffi à empêcher des départs en migration-travail, ceux-ci obéissant à de puissants motifs.

### Ixiamas

Pour sa part, Ixiamas, située dans la zone peuplée par l'ethnie tacana, zone la plus excentrique de la région et placée à la charnière de la savane du piémont andin et du bassin amazonien, donc entre les espaces du quinquina et ceux du caoutchouc, n'a pas échappé à la dépression qui affecte l'ensemble de la province.

Au contraire, c'est sans doute, après Apolo, la localité qui a le plus souffert, à cause du quinquina mais aussi du boom du caoutchouc, et elle s'inscrit parmi les zones les plus affectées démographiquement de la région. Cela est vérifiable, que ce soit par le taux de mortalité extrêmement élevé dû aux épidémies régulières (aux alentours de 1850 et vers 1860) ou par le départ de la main-d'œuvre en migration ; aussi le constat est-il ici le même : Ixiamas accuse un déficit humain, phénomène qui se prolonge au-delà de 1900.

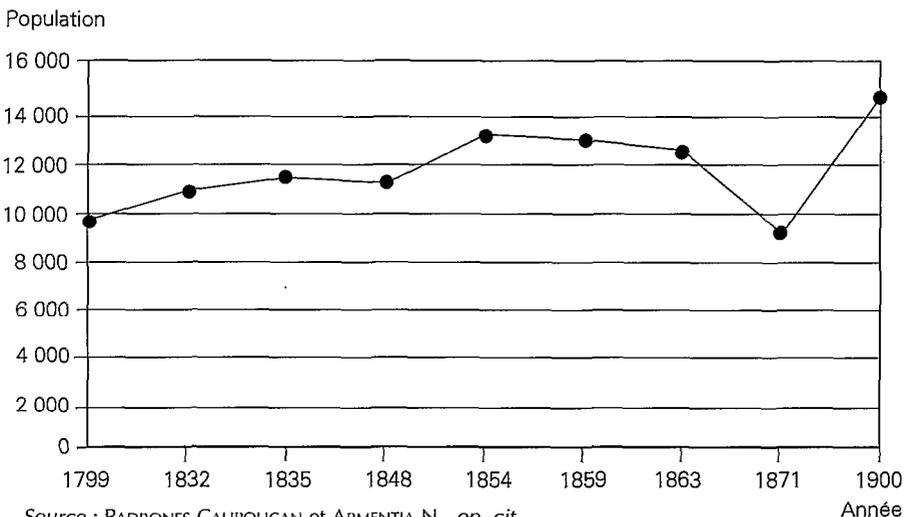


FIG. 4 — Évolution de la population de Pelechuco, Apolo et Ixiamas (1799-1900).

En résumé, malgré les différences de fonction, de situation géographique ainsi que quelques disparités dans leur comportement démographique, les trois localités retenues comme échantillon paraissent connaître la même situation. Le cycle du quinquina leur a, malgré de brillants résultats économiques passagers, fait beaucoup de torts au point de vue démographique (fig. 4). Il n'a pas pu créer, en effet, les conditions nécessaires pour retenir les hommes et les enraceriner. Bien au contraire, il a provoqué le départ de presque tous les hommes aptes au travail, n'acceptant pas de se résigner, eux et leurs « patrons », à la fin de la prospérité du quinquina, et donc saisissant l'alternative qui se présentait, celle du boom du caoutchouc se déroulant à proximité, dans le bassin amazonien du Haut-Beni.

## CONCLUSION

La recherche entreprise à partir des « *Padrones del tributo* » et présentée ici n'est ni facile, ni satisfaisante quant à la valeur heuristique de ses apports, compte tenu de ses limitations et carences.

Il en ressort néanmoins que le « front du quinquina », quelle que soit la prospérité économique qu'il a pu apporter, en termes de macro-économie et de comptabilité régionale ou nationale, a été plutôt dévastateur à l'échelle micro-économique comme démographique. Si on confronte cette expérience du quinquina avec un autre cycle mieux connu, celui du caoutchouc, on retrouve le même mode de « comportement » spatial.

Celui-ci indique que la population de régions « neuves », affectées de basses densités et habitées par des populations « indigènes » traditionnelles, supporte très mal le passage soudain à un type d'économie extractive, exigeant en main-d'œuvre itinérante, apportant avec lui de nouvelles formes de productivité, de consommation économique et de rapports humains.

Caupolican reste un cas intéressant car rare, et donc un modèle exemplaire, d'une région longtemps restée marginale au flanc nord-ouest de la Bolivie, qui connut très tôt — à partir de 1825 — les effets d'une spéculation sur le quinquina, appelée à s'amplifier à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et finalement supplantée par une nouvelle spéculation extractive avec le caoutchouc, à partir de 1880. Ainsi la région est passée d'un cycle extractif à un autre, sans possibilité de récupération, utilisant pour les bases du système caoutchoutier celles établies antérieurement par celui du quinquina.

On retrouve un parallèle à cette situation dans celle qui se développera dans la haute Amazonie bolivienne, après 1923, alors que le caoutchouc, frappé durement à partir de la crise de 1910, devient obsolète et

que la puissante « Casa Suarez » doit alors, pour survivre, reconverter des millions d'hectares de propriétés et des centaines de travailleurs dans le cadre d'une nouvelle activité extractive, celle de la *castaña*, ou noix du Brésil.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABERASTURI (F.), 1907 — Misiones de La Paz. *Revista del Ministerio de Colonias y Agricultura*, 23 : 142-150.
- Archives historiques de La Paz — *Padrones de los indígenas contribuyentes de la Provincia de Caupolican de los años 1817, 1839, 1848, 1853, 1859, 1863. 1867 et 1871*, UMSA.
- ARMENTIA (N.), 1897 — *Limites de Bolivia con el Péru por la parte de Caupolican*. La Paz. Imp. El Telégrafo, 176 p. + annexes.
- ARMENTIA (N.), 1903 — *Relación histórica de las Misiones de Apolobamba por otro nombre frontera de Caupolican*. La Paz, Imp. del Estado.
- BALDIVIESO (P.), 1910 — *Informe que eleva al ministerio de Colonización y Agricultura*. La Paz, Imp. La Patria, 141 p.
- BALLIVIAN (V. M.), PINILLA (G. F.), 1912 — *Monografía de la industria de la goma elástica en Bolivia*. Édition officielle, La Paz, 354 p. + appendice 84 p. + carte.
- Boletín de la Oficina Nacional de Inmigración*, 1901 — Cuadros estadísticos de la revisitas indigenales de la República desde el año 1850 à 1877, 4 : 514-23.
- CARDUS (J.), 1886 — *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia. Descripción del estado de ellas en 1883 y 1884*. Barcelone, librairie de l'Immaculée Conception, 429 p.
- CASALS (E.), 1907 — Consideraciones y datos sobre la vía Sorata-Mapiri-Apolo por el camino de Conzala. *Revista del Ministerio de Agricultura y Colonización*, 31-32-33 : 795-799.
- Censo oficial de Bolivia, 1900* — Tomes 1 et 2, La Paz.
- CORDERO (Y. H.), VERAZAIN (C.) *et al.*, 1990 — « Sorata, historia de una región. 1870-1930 ». In : *Historia de las provincias paceñas*, n° 2, Prefectura de La Paz.
- CRESPO (C.), 1907 — Breve información relativa a los gomales de la provincia de Larecaja. *Revista del Ministerio de Agricultura y Colonización*, 30 : 710-715.
- D'ORBIGNY (A.), 1845 — *Descripción Geográfica, Histórica y Estadística de Bolivia*. Paris, librairie Gide, 402 p.
- El Iris de La Paz* — Journaux du 23 février 1834 et du 28 août 1836.
- KELLER (J.), KELLER (F.), 1870 — *Exploración del rio Madera en la parte comprendida entre la cachuela de San Antonio y la embocadura del Mamoré*. La Paz, sans éd., 72 p.
- LA CONDAMINE (C. M. de), 1981 — *Voyage sur l'Amazonie*. Paris, éd. François Maspero, coll. La Découverte (rééd.).
- MACHICADO GOMEZ (C. A.), 1990 — *Historia de Apolo y de la Provincia Fr. Tamayo*. Prefectura de La Paz.
- MORENO (R. G.), 1974 — *Catálogo del archivo de Mojos y Chiquitos*. La Paz, Ed. La Juventud, 583 p.

- PENTLAND (J. B.), 1975 — *Informe sobre Bolivia. 1826*. 1<sup>re</sup> édition en 1830, Ed. Potosi.
- SOUX (M. L.), GISMONTI (M.) *et al.*, 1991 — « Apolobamba, Caupolican, Frantz Tamayo, historia de una región paceña » *In : Historia de las provincias paceñas*, n° 3, Prefectura de La Paz.
- VACA DIEZ (A.), 1989 — *De Santa Cruz a Reyes. Crónica de un viaje*. Réédition de 1877, La Paz, Ed. Crónica Aguda, 54 p.